



HAL
open science

Tissage et spécialisation du travail en Mésopotamie, du VII^e millénaire au milieu du III^e av. J.-C.

Catherine Breniquet

► **To cite this version:**

Catherine Breniquet. Tissage et spécialisation du travail en Mésopotamie, du VII^e millénaire au milieu du III^e av. J.-C.. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2005, V, pp.156-160. hal-02185224

HAL Id: hal-02185224

<https://hal.science/hal-02185224>

Submitted on 16 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Tissage et spécialisation du travail en Mésopotamie, du VII^e millénaire au milieu du III^e av. J.-C.

Catherine Breniquet (Université de Bordeaux 3 et ArScAn – Du village à l'État)

S'il est communément admis que le tissage est l'une des rares activités artisanales à avoir été pensée sur un mode industriel dans l'Antiquité, et particulièrement en Mésopotamie, les modalités de l'organisation de la production sont loin d'être claires.

Exception faite du tissage cordé que nous n'aborderons pas ici, le tissage sur métier apparaît au cours du Néolithique. Il semble faire partie des inventions ou des perfectionnements induits par une vie villageoise de plus en plus exigeante en biens d'équipement. La documentation directe en est toutefois très rare car productions et outillage sont en matériaux périssables, ne laissant donc que des traces exceptionnellement mises en lumière par l'archéologie : rares installations comme celle d'El Kowm, empreintes de tissus à armure toile sur ce même site ou à Jarmo, dès le PPNB. L'activité semble strictement domestique tout au long du Néolithique comme en témoignent les vestiges toujours associés aux habitats. La seule part extérieure du travail concerne la préparation des fibres (végétales ou animales) dont au moins une partie se déroulait inévitablement dehors. Bien qu'aucune preuve formelle n'en ait été apportée, on suppose l'activité essentiellement féminine. Les difficultés auxquelles l'archéologue est confronté pour rendre compte de cette activité sont multiples mais couvrent trois domaines qui interfèrent, techniques et sociaux :

- la localisation des installations de tissage (dans l'habitat stricto sensu c'est-à-dire dans la maison ? dans toutes les maisons ? à l'extérieur (cour, devant des habitats) ? ailleurs ?

- la nature des installations (quel type de métier à tisser ?) et leur permanence (elles n'apparaissent pas dans toutes les réfections

successives des maisons, ce qui suggère une activité saisonnière),

- la nature des fibres travaillées (végétales en majorité car le lin est une des premières plantes domestiquées, mais sans doute aussi ponctuellement la laine, à partir du PPNB).

À l'autre bout de la chronologie, dans la deuxième moitié du III^e millénaire av. J.-C. (Ur III, 2100), on constate par le biais des textes, l'existence en basse Mésopotamie de grandes manufactures émanant des grands organismes, temples ou palais, spécialisées dans le tissage et employant une main d'œuvre féminine servile (femmes à gages, corvéables, captives de guerre, etc.) encadrée par des contremaîtres, maîtres tisserands ou artisans spécialisés dans les finitions, représentant en tout plusieurs milliers de personnes. Ces manufactures, dont on ne sait trop s'il s'agit de gigantesques ateliers ou plus vraisemblablement d'un complexe d'activités dispersées dans l'espace, sont à la tête d'une production industrielle, standardisée de qualité variable utilisant beaucoup la laine et utilisée tant pour des besoins internes que pour l'exportation. Cette production fait l'objet d'un contrôle administratif strict (comptabilité, gestion) ayant laissé des traces écrites. Les ateliers sont permanents. Compte tenu de l'imprécision des textes et de la discrétion de l'archéologie, il est d'usage de penser qu'ils n'utilisent qu'un seul type d'outillage, le métier à tisser horizontal, le seul clairement attesté dans l'iconographie (Fig. 1), et que leur production est certes variée mais un peu monotone. Les principaux commentateurs ont insisté sur le fait que la chaîne de production peut être découpée en un certain nombre de séquences qui s'enchaînent : filage,

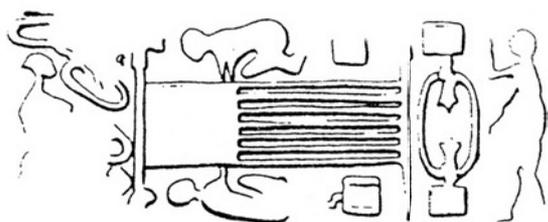


Fig. 1. Suse, métier à tisser horizontal, fin IV^e mil.
(= GMA 275)

ourdissage, tissage, finitions, pour les principales. Celles-ci peuvent être exécutées par des artisans au degré de compétence variable, travaillant seuls ou sous la férule d'un contremaître. Cette situation, propre à la période d'Ur III, a largement popularisé l'image d'une Mésopotamie figée dans les lourdeurs bureaucratiques. L'absence de renouvellement de la documentation a en outre gommé toute perspective dynamique : le tissage aurait toujours fonctionné ainsi, sans grande imagination technique. On pourrait penser que le processus de formation de ces grandes manufactures a été progressif et rechercher leur origine. On pourrait donc ainsi exploiter les moindres bribes d'information pour en reconstituer le processus. À l'appui de cette hypothèse, le fait que la région évolue, se structure et voit apparaître à la fin du IV^e millénaire, à l'époque dite d'Uruk, un mode de vie urbain, avec les transformations que cela suppose

L'évolutionnisme ordinaire, s'il est certes confortable, n'est guère satisfaisant pour l'esprit. On conviendra qu'il n'y a rien de naturel ou d'obligé dans ce processus, que la technique fait partie de la culture, qu'il existe d'autres voies pour documenter cette activité parmi lesquelles l'ethnoarchéologie mais aussi l'iconographie. D'un point de vue historiographique, il n'est pas très difficile de voir que c'est le concept de cité-temple, forgé au début du XX^e siècle, qui est responsable de cette situation. Dès lors qu'on le réfute, peut-on s'autoriser à penser l'organisation du tissage sur des bases différentes ?

Entre les époques d'Uruk et Ur III, les deux limites que nous retiendrons ici, il faut bien avouer que la documentation n'est pas des plus abondantes. Les données archéologiques sont très rares, particulièrement rebelles à l'analyse. Toutefois, il nous a semblé possible d'explorer deux grands axes :

- l'apparition des premiers ateliers, sans doute dès la fin du IV^e millénaire, en voyant les questions techniques et d'organisation du travail,
- la mise en place d'économies complémentaires, en traitant de l'émergence de la laine comme matériau dominant et du développement des marges désertiques de la Mésopotamie.

I. L'apparition des premiers ateliers

En basse Mésopotamie, la fin du IV^e millénaire avant J.-C. voit l'apparition de ce qu'il est convenu d'appeler à la suite de Gordon Childe la « révolution urbaine », issue d'une structuration forte des villages préexistants. Ce phénomène affecte plusieurs métropoles, Uruk étant la principale (ou plus exactement la mieux connue), sans que le pays ne semble unifié sur le plan politique. Cette situation dure jusqu'au milieu du III^e millénaire. Le mode de vie urbain qui apparaît alors demeure tributaire d'un arrière-pays agricole, encore mal connu, mais largement dévolu aux cultures céréalières irriguées. Néanmoins, tant l'importation de matières premières que l'exportation de produits manufacturés sont attestées et même monopolisées par le pouvoir. Des mouvements de biens en quantité considérable sont effectivement enregistrés, consignés par écrit, parmi lesquels (bien que la lecture de ces premiers textes soit difficile) des tissus. On ne saurait trop se leurrer, l'économie demeure sans doute encore largement redistributive et les besoins les plus importants sont sans doute internes.

À notre sens, il convient d'établir ici une distinction entre deux phénomènes distincts, l'existence d'une production de luxe destinée à un petit nombre d'individus, et la production standardisée destinées aux besoins internes à la société en biens de consommation (sacs, ballots, vêtements) et en moyens de rétribution des travailleurs (à côté des rations d'orge et de laine brute), et dont une petite partie était sans doute aussi destinée aux échanges. Dans les deux cas, l'impulsion est donnée par l'élite de la société qui, d'une manière ou d'une autre, organise la production à son profit exclusif, mais seule, la seconde catégorie suppose le développement d'une production de masse, de série, standardisée donc, comme cela est attesté dans d'autres domaines à la même période.

L'archéologie se trouve dans l'incapacité de documenter le phénomène tant en raison de l'ancienneté des fouilles que des conditions de conservation des produits organiques dans le sol mésopotamien. Il convient donc de développer d'autres approches susceptibles d'apporter les informations manquantes parmi lesquelles l'analyse de l'iconographie figurative des sceaux-cylindres. Il serait trop long de développer cette approche en détail ici (et nous renvoyons le lecteur à des travaux antérieurs), mais disons qu'elle repose la reconnaissance des gestes techniques et des outillages spécifiques associés, par le biais de

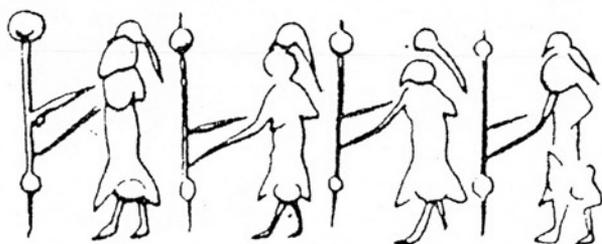


Fig. 2a. Djemdet Nasr, femmes filant (= GMA 306)

comparaisons avec d'autres images antiques et par l'ethnoarchéologie. La presque totalité de la chaîne opératoire du travail du fil (à l'exception des opérations de teinture et de finitions) peut ainsi être documentée, et de manière suffisamment cohérente pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté. À défaut d'une documentation directe, la méthode permet de documenter un artisanat plutôt mal connu.

Deux points nous paraissent saillants pour notre propos : ce qui a trait à l'organisation du travail et aux techniques utilisées.

Telle qu'elle apparaît, la chaîne de production est sans doute dispersée dans l'espace et segmentée dans le temps. Dans une société fondamentalement agricole, rien n'autorise à affirmer que le tissage a lieu toute l'année : les fibres utilisées, qu'elles soient végétales ou animales, ne sont pas disponibles en permanence, mais peuvent naturellement être stockées. L'iconographie montre qu'à la fin de l'époque d'Uruk, ce sont des femmes qui assurent la première partie de la chaîne opératoire (c'est-à-dire la préparation du fil : Fig. 2a). Ces femmes sont reconnaissables à leur vêtement qui descend sous les genoux, mais aussi à leurs longs cheveux portés « en queue-de-cheval ». Ils sont en fait vraisemblablement défaits sur leurs épaules. Ce détail, attesté dans de nombreuses cultures, correspond à une attitude traditionnelle liée au caractère « magique » de l'activité, visant à ne pas entraver son bon déroulement par d'autres « nœuds ». Un tel détail pourrait sembler anodin, il peut aussi suggérer dans ce contexte précis que l'activité n'est pas encore traitée comme une activité professionnelle. Certaines activités artisanales sont entourées d'interdits, mais un artisan professionnel ne s'embarrasserait peut-être pas de ces détails. Ces femmes opèrent avec un fuseau à fusairole, et avec une quenouille. Cette dernière courte et tenue à la main, est d'un modèle bien attesté dans l'Antiquité classique. Cela suggère que la fileuse doit se concentrer sur son travail et donc ne pas pratiquer une autre activité. En cela, elle s'oppose au modèle médiéval qui nous est familier où

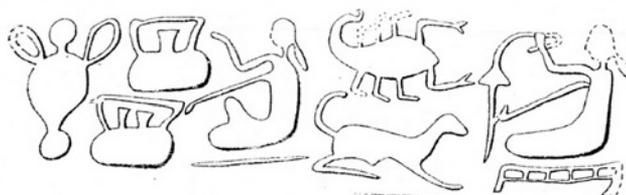


Fig. 2b. Choga Mish, femme assise filant (à droite) (= GMA 1671)

la fileuse est souvent aux champs à garder les troupeaux. L'iconographie montre que la fileuse est soit debout sans qu'un quelconque paysage soit évoqué, ce qui n'autorise pas à conclure, soit assise sur un siège, ce qui en revanche suggère une activité d'intérieur (Fig. 2b).

Les scènes de tissage à proprement parler montrent souvent des femmes au travail, mais au cours de la première moitié du III^e millénaire, un changement est perceptible dans l'iconographie. Ce sont des hommes qui tissent (Fig. 3), signe assez évident d'une première spécialisation du travail et sans doute d'un changement économique profond. Nous serions tentée d'y lire le passage d'une économie strictement redistributive fondée sur la collecte et la redistribution de « tributs » domestiques, à une économie organisée sur une autre base. Il ne s'agit peut-être pas d'un « marché » au sens où les économistes l'entendent, mais plutôt d'ateliers contrôlés par le pouvoir, produisant pour lui et sans doute avec des standards de fabrication stricts. En d'autres termes, de telles scènes pourraient montrer clairement que la production est sortie du strict cadre domestique, entre l'Uruk et le Protodynastique III, mais il ne s'agit sans doute pas d'initiatives individuelles.

Rien, dans la documentation dont nous disposons, n'invite à reconstituer l'existence de grandes manufactures. Nous sommes dans l'ignorance totale de la configuration de dits ateliers, même pour la première moitié du III^e millénaire. Compte tenu de l'existence de pièces annexes dans l'habitat à l'époque d'Uruk, à Habuba Kabira ou Jebel Aruda, pièces qui pourraient être dévolues à des activités artisanales si l'on en juge par les traces d'activités qu'elles présentent (foyers, cendres, sans être pour autant liées au tissage), on peut penser que nous avons affaire à des activités dispersées dans l'espace. On ne saurait affirmer en revanche que chaque unité domestique est impliquée dans ces activités.



Fig. 3. Tell Asmar, métier vertical à pesons, ED III
(= GMA 1452)

En matière de techniques, là encore ni l'archéologie, ni l'épigraphie ne sont très loquaces. Sur la foi de la seule empreinte de cylindre claire (figurative et réaliste), celle de Suse (Fig. 1), il est communément admis que les Mésopotamiens ne connaissaient que le métier à tisser horizontal. Avons-nous vraiment là le signe d'une préférence culturelle ? On peut également en douter.

Les productions tissées sont variées tant dans leur destination (habillement, ameublement, usage utilitaire) que dans leur degré de finition, ce qui suppose des techniques de fabrication elles mêmes variées (ne serait-ce que dans la largeur des pièces réalisées). De plus, les rares empreintes de tissus de cette période suggèrent la possible attestation de l'armure sergé dès la fin du IV^e millénaire (à Alishar). Sauf à imaginer des manipulations de fils à la main (toujours possibles), sa réalisation suppose la maîtrise du métier à 4 barres de lisses dont le maniement complexe doit être parfaitement coordonné. Les historiens du textile ont toujours réfuté cette possibilité en raison de l'absence de sources parfaitement claires (ce qui est rarement le cas en archéologie) et d'un préjugé défavorable sur la Mésopotamie, nettement dans l'ombre de l'Égypte. À observer la façon dont l'élite de la société mésopotamienne s'affiche en cette fin du IV^e millénaire, avec des vêtements hachurés qu'elle seule porte (roi-prêtre et ses acolytes), on est en droit de se demander si ce n'est pas cette même armure sergé qui est ainsi désignée, à la fois technique de pointe et marqueur social, comme en Europe tempérée à l'âge du Fer. On serait même assez prompte à penser que le monopole technique porte sur ces réalisations, dans les premiers ateliers. Il en va sans doute de même un peu plus tard avec les kaunakès, réalisés toutefois différemment.

L'iconographie des sceaux-cylindres montre effectivement des instruments, mais leur dessin toujours stylisé peut être source de confusions ; il faut se tourner vers le geste technique associé qui est

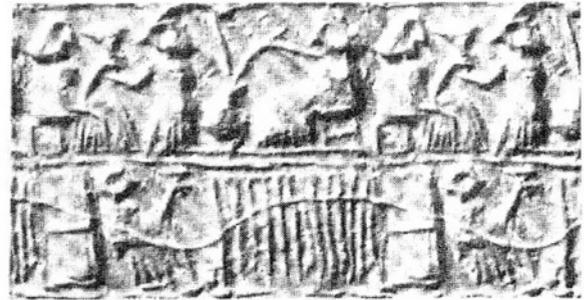


Fig. 4. Mari, métier vertical à deux ensouples, ED III

révélateur : artisans debout le bras levé pour un métier vertical à pesons (Fig. 3), artisans assis pour un métier vertical à deux ensouples (Fig. 4), auxquels s'ajoute le métier horizontal où l'on travaille accroupi (Fig. 1). Si ce dernier est relativement banal, il n'en va pas de même pour les précédents qui ne sont pas des instruments de tous les jours et qui sont plutôt destinés à un usage spécialisé en atelier.

II. Le développement des économies complémentaires

L'organisation de la production suppose celle du travail et le développement de matériaux spécifiques, disponibles en grandes quantités. Pour la Mésopotamie aux époques historiques, le doute n'est pas permis, le matériau en question est la laine des moutons domestiques.

La domestication de l'animal est acquise au cours du Néolithique. Le phénomène se traduit par l'acquisition progressive d'une toison laineuse. Le matériau semble exploité à des fins domestiques dès le PPNB, puis devient progressivement le matériau du tissage par excellence. Dès le IV^e millénaire, plusieurs races de moutons semblent attestées en basse Mésopotamie, et destinées à des usages variés ; de même, dans le courant du III^e millénaire, plusieurs qualités de laine sont répertoriées dans les textes. Contrairement à ce qui a été avancé récemment, le phénomène ne cache sans doute ni une « révolution des fibres », ni une aliénation des producteurs (les femmes en l'occurrence). La laine n'a jamais supplanté le lin en Mésopotamie, mais on assiste à un ajustement de la production entre les deux matériaux. Le lin devient progressivement réservé aux tissus de luxe (vêtements royaux, sacerdotaux, rideaux de sanctuaires) dès lors que la laine est disponible en plus grandes quantités.

On peut se demander d'où vient un tel engouement pour ce matériau ? Ses propriétés

naturelles en font une fibre facile à travailler et à stocker, facile à teindre, aux qualités isolantes, et surtout facile à obtenir en grandes quantités pour peu que l'on développe le cheptel ovin, comme cela se passe dès la fin de l'époque d'Uruk. De telles possibilités ne sont pas offertes par le lin qui, dans un monde largement dévolu aux cultures vivrières, demeure cultivé sur de petites parcelles nécessairement irriguées ou arrosées (sans doute les levées de terre des canaux) puisque le lin a besoin d'eau, mais sans grand espoir que le rendement de la fibre en soit décuplé. On ne saurait affirmer que l'on a poussé l'élevage du mouton à la seule fin d'obtenir des fibres textiles. La laine est avant tout une richesse que l'on accumule (et dont le pouvoir gonflant est à lui seul l'expression même de l'abondance), qui est sans doute monopolisée et redistribuée par « l'autorité » à l'échelon du village, puis de la cité, comme l'atteste le versement de rations de laine jusqu'à une date avancée de l'histoire mésopotamienne. L'organisation de la production textile n'est sans doute que le développement extrême du processus dans un cadre redistributif, et évoque par bien des aspects d'autres exemples mieux documentés. Elle s'opère sans doute à la fois dans un cadre domestique et dans des ateliers, dans les deux cas au travers de standards de fabrication imposés par l'élite de la société aux IV^e et III^e millénaires. Seule, la situation d'Ur III pourrait être liée à des besoins d'ordre militaire accrus.

Partout, la laine a quelque chose à avoir avec l'économie palatiale, la seule contrainte est le besoin d'espace. Dans le sud de la Mésopotamie, les terres demeurent en majorité occupées par les cultures céréalières irriguées, sans possibilité d'extension du territoire puisque le pays est morcelé en cités-états. Les troupeaux d'ovins présents en basse Mésopotamie ont sans doute été un facteur déterminant dans la compétition entre cités dans la première moitié du III^e millénaire et peut-être une des raisons de l'expansion du territoire de certaines cités au détriment des autres. Néanmoins, le phénomène a ses limites.

Dans ce paysage morcelé, si l'on veut développer le cheptel ovin, il faut trouver des solutions alternatives, parmi lesquelles l'intégration des marges steppiques de la Mésopotamie au réseau d'échanges. Le phénomène est sans doute complexe. On assiste en effet à une réorganisation du réseau d'échanges dans le courant de la première moitié du III^e millénaire, avec le développement de cités-états secondaires dans le nord de la Syrie. La plus connue de ces cités est Ebla qui précisément tire sa richesse des troupeaux de moutons qui paissent dans la steppe. Ces villes, toutes d'un plan particulier (les *Kranzhügel*), sont des créations nouvelles et ne sont pas issues du développement d'une grosse bourgade locale préexistante. Toutes semblent liées au pastoralisme moutonnier, adapté aux contraintes climatiques locales, sans être pour autant des villes de nomades et toutes entretiennent des relations commerciales étroites avec les cités du Sud.

On voit donc que les paramètres sont nombreux à prendre en considération pour qui opère sur le tissage et sur la spécialisation du travail, et qu'il est illusoire de rechercher encore une fois dans le poncif éculé de l'Orient millénaire et immobile les éléments qui font défaut à notre réflexion.

Éléments bibliographiques

- Amiet P. 1981. *La glyptique mésopotamienne archaïque*, éd. CNRS, Paris.
- Breniquet C. et Mintsi E. 2000. Le peintre d'Amasis et la glyptique mésopotamienne pré- et protodynastique. Réflexions sur le tissage et sur quelques prototypes orientaux méconnus, *Revue des Études Anciennes* 102 3/4, p. 333-360.
- Geijer A. 1979. *A History of Textile Art*, Ph. Watson Publishers, London.
- Lyonnet B. 1988. Le peuplement de la Djézireh occidentale au début du III^e millénaire, villes circulaires et pastoralisme : questions et hypothèses, *Subartu* 4, p. 179-191.
- McCorriston J. 1997. The Fiber Revolution. Textile Extensification, Alienation and Social Stratification in Ancient Mesopotamia, *Current Anthropology* 38-4, p. 517-549.
- Waetzold H. 1972. *Untersuchungen zur Neuesumerischen Textilindustrie*, Roma.